

A Cassandra

On ne m'a jamais crue - depuis toute petite. Ni mes parents, ni les copains, ni les profs à l'école.

Un jour en classe on nous a raconté l'histoire de Cassandra, la seule troyenne à savoir que les grecs étaient dans le cheval... elle a supplié les autres de l'écouter, elle s'est mise à crier, à hurler, à se débattre en tapant des pieds. Tout le monde a pensé qu'elle était folle.

Et tout le monde s'est fait massacrer.

J'ai compris ce jour-là que j'étais comme elle. Je suis de celles dont les paroles s'évanouissent une fois passée la barrière des lèvres, de celles auxquelles les autres ne porteront jamais aucune attention, qui demeurent pour eux insignifiantes, en marge de l'humanité et dont l'existence aurait très bien pu ne pas advenir. Je suis Cassandra.

Comme elle, j'ai le don. Tenez, en me limitant à la période qui débute à mon arrivée en ville, j'ai compris bien avant la police qui étaient les coupables des plus grandes affaires criminelles. L'incendie du centre-ville par exemple : je savais dès le début. J'en ai parlé au commissaire, je lui ai tout expliqué en long, en large. Il m'a regardée. J'ai vu le mépris dans ses yeux, pire, la condescendance pour une pauvre fille employée au plus bas niveau des services techniques municipaux, le nettoyage des chiottes. Pas de sa boutique, pas son égale, pas crédible. Trois mois après un témoin s'est manifesté spontanément, rongé par le remord, et il a confirmé l'implication du pompier... J'ai croisé le commissaire depuis : eh bien rien. Pas un mot. Comme si je n'étais jamais allée le voir au sujet de l'incendie ! Quelquefois mon existence me semble si incertaine que j'ai l'impression de me dissoudre, effervescente sous les regards.

Donc, vous comprendrez que je ne peux pas laisser passer cette affaire-ci.

L'affaire Le Guillou : il y a trois semaines un promeneur a retrouvé la voiture d'un sexagénaire à moitié submergée dans la rivière, en contrebas du pont en construction sur la

déviation. A l'intérieur, le bonhomme raide mort avait le pied gauche sectionné au niveau de la cheville. Plus étonnant, l'examen médico-légal a montré qu'il lui manquait environ dix centimètres de peau à l'endroit de l'amputation.

D'après les derniers articles du journal local, on patauge ferme au commissariat. Je ne suis pas étonnée, mais je trouve quand-même que cette bande d'incapables pousse le bouchon rudement loin : ils en sont encore à se demander s'il s'agit vraiment d'un meurtre. D'accord, on pourrait imaginer Le Guillou fatigué de la vie, à la rigueur. Il s'engagerait la nuit sur la route inachevée, accélérerait sur le pont en travaux et écraserait sa vieille Citroën douze mètres plus bas sur les rochers de la rivière.

Admettons. Mais allez expliquer par un suicide le pied coupé ! Et la peau manquante sur la cheville gauche ? Pourtant ça n'a pas gêné notre bon commissaire. Il a tout simplement déclaré aux journalistes qu'un « élément de carrosserie a pu sectionner le pied du défunt au cours de la chute du véhicule » et que la peau manquante ne serait en réalité qu'une « rétractation de l'épiderme, conséquence des longues heures passées dans l'eau glaciale ». C'est beau d'avoir fait des études !

Et maintenant vous voulez la vérité ? Je vais vous la dire, moi. Et sans police scientifique ni écoutes téléphoniques, ni toute une troupe de larbins prêts à remuer ciel et terre sur mon ordre ; non, seulement grâce au don. Et à mes yeux... C'est curieux comme la plupart des gens ne voient pas l'évidence. Pourtant elle est là, juste de l'autre côté de leur pupille, elle frappe au carreau pour ainsi dire. Mais personne ne lui ouvre.

Quand l'affaire Le Guillou est sortie dans la presse, la photo du bonhomme m'a tout de suite rappelé quelque chose, un je ne sais quoi, un presque rien. Deux jours sont passés et puis le jeudi est arrivé. Il se trouve qu'entre autres toilettes communales, je nettoie celles de la piscine. Le jeudi justement. J'aime bien la piscine, il fait chaud et on entend les cris des marmots qui se débattent entre la peur et l'envie.

Ce jour-là, je faisais danser ma serpillère dans l'indifférence des vestiaires – ils sont décorés des photos du club de natation depuis sa création en 1973 jusqu'à aujourd'hui. Je me suis soudain arrêtée devant une photo, sans savoir pourquoi.

Au milieu du cadre, l'équipe des jeunes. Sur la droite : surprise ! L'entraîneur jeune, fier et viril, c'était Le Guillou... Mais le plus étonnant se trouvait en bas : parmi toutes les filles à la mine plutôt sérieuse, il y en avait une au premier rang, malade et timide, toute recroquevillée sur elle-même, beaucoup plus triste que les autres – je sens ces choses-là. C'était Myriam, l'entraîneuse actuelle.

A chaque fois que j'en arrive aux douches j'essaie toujours de l'apercevoir faire les cent pas le long du bassin. Pour voir son tatouage. Un lézard bleu noir qui s'étire autour de sa cheville gauche et enroule la queue sur sa malléole. Quand Myriam marche, on dirait que le lézard se dandine, c'est magique... et ça cache sa cheville gauche qui est assez mal fichue : pas vraiment difforme mais un peu de travers, un peu trop grosse. Le genre de truc dont les autres rigolent tout le temps : au début vous boitillez seulement, à la fin vous êtes complètement fou.

Eh bien j'ai compris. J'ai saisi que Le Guillou, avec sa gueule de tortionnaire du dimanche, avait dû en faire voir des vertes et des pas mûres, à la petite. Pour être sûre j'ai demandé à Gisèle. Elle travaille à la commune comme moi, et elle était au club avec Myriam quand elles étaient jeunes. Elle m'a tout raconté : la vulgarité, les vexations pour ceux qui ne faisaient pas de bons chronos, les humiliations - pour les filles surtout. « Et avec Myriam ? » j'ai demandé. « Avec elle c'était le pire. Il n'arrêtait pas de lui dire qu'elle n'y arriverait jamais, qu'elle était bonne à rien avec son pied... sa cheville enflée, qu'il répétait. Sa patte de canard boiteux ».

La petite a dû attendre des années, la mémoire lourde. Elle s'est dépassée pour devenir entraîneuse à son tour et prendre sa revanche. Mais ça ne lui a pas suffi. On ne guérit pas de l'humiliation, j'en sais quelque chose... Elle a fini par coincer Le Guillou. Elle lui a mutilé le

pied gauche pour le faire souffrir avant de l'envoyer dans la rivière. Comment ? Les détails n'importent pas. Mais je suis sûre d'une chose : ce n'est pas un hasard si de la peau a disparu.

Je crois qu'elle l'a découpée pour s'en faire un souvenir. Un mémorial de sa vengeance.

Je voulais vous écrire la vérité puisque personne ne la croira si je la dis à voix haute. Faites ce que vous voulez de ma lettre car maintenant, l'heure de vérité a sonné pour moi aussi. Ce soir j'irai la voir à la fin du cours de natation et on verra bien si elle aura l'aplomb de tout nier face à la seule qui sait. Face à Cassandre.

Le commissaire interrompit sa lecture, se redressa un peu dans le canapé et se racla la gorge.

- Voilà, souffla-t-il. La lettre a été envoyée au notaire de la ville. Il était en congé et à son retour, il a fallu un certain temps pour qu'il lui porte attention. Ne sachant trop quoi faire, il a finalement décidé de nous la transmettre. J'ai moi-même beaucoup réfléchi à ce que j'allais faire. Et me voici.

La voix du policier traînait puis se perdait dans des méandres incertains avant de se s'évanouir tout à fait. Comme les remous de l'eau après un coup de rame. Dans le fauteuil, de l'autre côté de la table basse, Myriam se demandait jusqu'à quel point il accordait du crédit à la lettre.

- Je comprends mieux, commença-t-elle troublée. Le soir où elle est venue me trouver à la piscine, elle m'a débité son histoire folle à toute vitesse, comme une démente. J'étais interloquée, je lui ai dit que ne savais pas ce dont elle parlait et elle est entrée dans une colère indescriptible, elle voltigeait d'un plongeoir à l'autre, ça faisait papillon. Elle me criait d'avouer le meurtre de Le Guillou tout en me poussant brutalement – c'est d'ailleurs en me poussant qu'elle a glissé sur le sol et qu'elle a fait sa chute mortelle en heurtant le coin d'un plongeoir. Je vous ai déjà expliqué tout ça. Mais la lettre que vous venez de me lire éclaire tout... c'est incroyable, non ? Comment des gens peuvent-ils se figurer de pareilles choses,

penser détenir une vérité qu'eux seuls connaissent ? C'est... je ne connais pas le terme exact... une psychose peut-être ? Ou bien de la paranoïa, oui, c'est ça... la pauvre devait se sentir persécutée, méprisée, alors elle s'inventait des histoires pour se prouver que les autres avaient tort.

Myriam servit au commissaire un autre mug de thé à la violette. La lumière du soir entraîna doucement dans l'appartement de la jeune femme. Par la baie vitrée, on apercevait au loin les lacets de la rivière se tortiller maladroitement, comme la queue d'un immense spermatozoïde.

- Comment étaient les méthodes Le Guillou ? demanda le commissaire en aspirant une gorgée. En tant qu'entraîneur, vous devez avoir un avis ?

Il demeurait impénétrable. Bon sang mais que s'imaginait-il ? Ce type avait une façon de poser les questions qui aurait fait se sentir coupable un chaton de deux jours.

- Je dirais qu'elles étaient autoritaires mais justes. Le Guillou avait le culte de la performance, c'est vrai, mais c'était courant à l'époque. Que voulez-vous ? De nos jours, on préfère le bien-être des enfants à leurs bons résultats. Pire, on fait comme si les deux étaient réalisables en même temps. Le Guillou avait fait son choix et je vous avoue que j'ai depuis fait le même. Quant à ce que dit Gisèle, c'est faux : il était dur avec nous tous et pas spécialement avec moi. J'ai même du mal à croire qu'elle ait pu tenir de tels propos, c'est sûrement une extrapolation de cette... pauvre femme. Bref, c'était un excellent entraîneur : je le craignais comme nous tous, mais je l'estimais par-dessus-tout et n'avais aucune sorte de ressentiment envers lui. Sur ce point le malentendu est complet...

Le commissaire fit tourner la cuillère dans son mug. Il le porta à ses lèvres et aspira doucement. Aucune boisson n'avait la puissance onirique du thé. Il reposa la tasse sur son support, fit doucement glisser son regard de la fenêtre jusqu'aux yeux de Myriam et resta ainsi encore longtemps.

Quand il reprit la parole, sa voix était transformée. Ses phrases sonnaient comme des tiroirs que l'on referme après avoir méthodiquement rangé son bureau.

- Je pense que vous avez tout à fait raison. Cette pauvre femme souffrait manifestement de graves désordres psychiques. Et cette manie de vouloir faire le travail de la police mieux que les policiers de carrière... nos armoires sont pleines des théories de ces enquêteurs autoproclamés. Le succès de la littérature policière, sans doute. Quoi qu'il en soit, je souhaitais vous communiquer cette lettre pour que vous compreniez mieux l'origine des troubles qui ont menés à ce que vous soyez mêlée accidentellement à la mort de quelqu'un. Car c'est là une épreuve, un terrible traumatisme – je parle d'expérience... mais vous verrez : vous guérirez progressivement. Disons qu'aujourd'hui nous avons commencé le traitement.

Le commissaire salua puis laissa la jeune femme à ses pensées. Celle qui l'avait agressée avait souffert toute sa vie de ne pas être crue. De son côté, Myriam souffrait aussi. Nul n'avait jamais sondé les abîmes de son désespoir. Non que cela fût impossible : sa souffrance était toute simple. Mais les circonstances de la vie n'avaient mis sur son chemin ni le confident ni l'amour qu'elle avait tant espérés. Et dans la vie, les circonstances sont tout. C'étaient elles qui, maintenant, faisaient d'une morte la seule dépositaires de son secret.

Ne pas être crue, ne pas être comprise : où était le pire ?

Elle se leva et entreprit de débarrasser la table basse. D'abord la théière, puis les deux mugs. Enfin les dessous de tasse. Deux disques de cuir tanné et sans motif, simples et tous neufs. Du beau travail.

Du fait maison.